

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Le noir et le blanc

écrit par Pierre HAZETTE – sur base du Match d'Impro du 17 mars 2014

Avais-je trop bu de ti-punch, ce soir-là?

Il faut dire que sous les tropiques les soirées froides sont plus chaudes que nos nuits estivales.

Il faut dire aussi que des voisins étaient venus nous raconter leur sortie en mer et que, tout en se grattant là où les moustiques s'étaient régalés quelques heures plus tôt, ils avaient allongé le récit, l'œil fixé sur la deuxième bouteille dont le niveau baissait au point de faire trembler le dernier flacon en attente dans la porte du frigidaire.

Leur journée avait commencé aux premières lueurs de l'aube. Ils étaient partis dans une pirogue cap à l'ouest. La mer était agitée. La pirogue tanguait au point que sa lanterne risquait de se fracasser. Le piroguier l'avait éteinte et le bateau piquait du nez pour se relever presque à la verticale. Enfin ...à la verticale: c'est un propos de pêcheur. Il faut croire qu'ils sont tous passés par les cours du soir à Marseille. Peuchère! Je le savais : avec eux, une histoire n'est jamais simple. Il faut qu'ils en rajoutent.

Il faut peut-être que je vous les présente: il y a d'abord Jean-Michel-le Parisien. Il est inévitable de commencer par lui. C'est un Sénégalais. (Vous ai-je dit que l'histoire a pour cadre une station balnéaire du Sénégal, accolée à un port de pêche sur la Petite Côte, à Saly, très précisément?). Un Sénégalais, c'est un individu hybride: il ne sait plus trop s'il est le produit de son histoire du nord de la Méditerranée ou s'il est définitivement fasciné par les marabouts, les rondeurs des femmes africaines ou la fidélité du soleil aux rendez-vous matinaux.

Il y a aussi Marc, un dessinateur talentueux de BD, donc un Belge. Il n'y a qu'en Belgique que la BD atteint les sommets de l'art graphique.

Et puis, il y a Paul, un autre Belge qui vient quand l'agenda politique le lui permet rechercher les moments exquis de l'existence, notamment en savourant les plats du restaurant de Lucie, son épouse.

Enfin, pour compléter le tableau, Fédérico- on l'appelle Freddy, mais c'est un peu dommage de sacrifier les sonorités de l'espagnol aux banalités d'un diminutif anglo-saxon. Bref, ils sont venus nous raconter leurs exploits du jour: ils sont fatigués et ils ont soif: l'air marin doit avoir déposé une couche de sel particulièrement résistante dans leurs gosiers en pente. Et pour la fatigue, les explications sont doubles. Une tentative de cambriolage a réveillé les résidents la nuit dernière. Deux malfrats ont escaladé le mur d'enceinte de la copropriété et, dénoncés par les gardiens de la résidence voisine, ils ont été traqués sous les cocotiers, les palmiers, les baobabs avant de disparaître dans un vide ventilé. Un gardien à l'oreille particulièrement alerte les dénicha au bruit que font les claquements de dents des gens apeurés. On les arracha de leur refuge à grands cris et moulinets de machettes. Il était près de deux heures du matin.

Nos quatre toubabs-c'est ainsi qu'on appelle les blancs- ont peu dormi, car Bibi, le piroguier, ami de Paul, les attendait au ponton à six heures. Ils étaient au rendez-vous, bâillant et étirant leurs muscles,

commentant la justice expéditive des Sénégalais encore nombreux dans la rue malgré l'heure tardive de la tentative de vol. C'était à qui administrerait aux cambrioleurs le coup de poing ou de pied le plus douloureux. On y allait même avec le plat de la machette. Avec le plat, seulement, car on ne se risquait pas à encourir les foudres de la police si le sang se mettait à couler.

Et donc, les quatre compères tout entiers accaparés par les souvenirs de la nuit, ne voyaient pas la mine inquiète de Bibi.

- "Hé, les toubabs, vous croyez que cela va aller?"

Ils regardèrent le piroguier avec étonnement: que lui arrivait-il?

- "Ma pirogue est mon seul bien. Je ne tiens pas à le perdre pour une partie de pêche. Et en passant, je ne voudrais pas annoncer à vos nanas qu'elles sont veuves, même si parfois elles en ont marre de vous."

Il partit d'un grand éclat de rire, et enchaîna en leur affirmant que la mer était grosse mais que la météo était rassurante pour les heures à venir. Les pêcheurs se consultèrent et décidèrent de tenter l'aventure des "petites secoues" comme on dit là-bas.

Et des petites secoues, ils en ont encaissé, quelque grandes aussi. Mais la météo avait dit vrai: l'océan se calma et les poissons se pressèrent sur les appâts.

Aussi, ce soir-là, Rose, notre cordon bleu maison, une trentenaire résolument sénégalaise, aussi célibataire qu'elle est noire de peau, eut à préparer une carpe rouge. Elle la présenta dans une croute de sel qu'elle cassa devant mon épouse, Claudine, nos voisins et amis pêcheurs et moi, déjà fort occupé par le chardonnay de chez Bouchard, qui disparaissait aussitôt qu'il touchait la table. On termina le repas en retrouvant à la demande unanime le ti-punch dont nous partageons, Rose et moi le secret de fabrication.

A vrai dire, je devrais peut-être préciser que ce "ti-punch maison" a lui aussi une histoire: nous l'avons créé après maintes tentatives de recettes et donc, maintes dégustations, avec Jean-Pierre, un touriste bruxellois, et Jean, un préfet des études jodoignois en visite au Sénégal. Au terme de nos recherches, nous avons appelé notre mixture "Le walbruzat". Jean se reconnaissait dans la première syllabe: il est wallon et Jean-Pierre paraissait à l'aise de constater que Bruxelles n'était pas oubliée. Quant à la troisième syllabe, il faut chercher chez nos voisins flamands quel sens ces trois lettres peuvent avoir.

Si vous consultez le dictionnaire, vous découvrirez que zat signifie "ivre, saoul".

Le suffixe germanique de notre ti-punch débaptisé "walbruzat" s'expliquait parfaitement en fin de soirée. Certes, Rose avait bien observé que notre état justifierait quelques petits cafés bien serrés et elle avait résisté à ceux-il y en eut!- qui réclamèrent un Irish coffee, sous prétexte qu'on était le jour de la Saint-Patrick.

Je ne sais plus comment, sur quel propos, la dispute commença. Paul avait raconté une histoire salace: un gars qui cherchait un moment de jouissance dans une ruelle aussi mal famée que mal éclairée, l'attention se portant vers les vitrines où s'exposaient des jambes, des cuisses, des seins sous des dentelles qui ne demandaient qu'à se volatiliser. La fille avait prévenu son client:

- "Je regrette: je n'ai plus de clitoris" et le type avait répondu: "Ce n'est rien, je prendrai une Jupiler!"

Sur ce, Jean-Michel, soucieux comme à son habitude de préserver non seulement la bienséance, mais attaché à une forme d'élégance qu'il pratique en toutes circonstances, enchaîna sur une histoire moins corsée et il cita Sacha Guitry: "Le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier".

Et là, la dispute s'enclencha: Fédérico prétendit que cette observation pleine de sous-entendus -pour les gens qui ne vivent pas en appartement, ni en bungalow évidemment, -était, non de Guitry, mais de Clémenceau.

A première vue, la vraisemblance était du côté du Français, mais avec tout ce qui se passe au sommet de la République, le scooter de Hollande et les amours tumultueuses de Sarkozy faisaient planer un doute que Google ne put dissiper: nous étions en panne de Wifi.

On se quitta donc réconciliés car les gens éméchés, s'ils sont prompts à prendre la mouche, sont aussi prêts à retrouver leurs éclats de rire à la moindre occasion.

Or donc, après leur départ, je me mis au lit en me demandant si je n'avais pas un peu forcé sur le walbruzat.

Je ne me le demandai pas longtemps car je sombrai aussitôt dans un sommeil profond, qui se peupla bientôt d'étranges personnages.

Un petit garçon de quatre ou cinq ans, aux cheveux blonds comme les blés, jouait avec des soldats de plomb, devant une maison basse, que je reconnus. C'est ma maison natale ! Serait-ce moi, enfant? Mon Dieu, il y a si longtemps. Et cette femme qui s'approche de moi et me prends par la main, elle porte une longue jupe noire, elle a, dans l'autre main, l'anse d'un seau galvanisé. Qui est-elle? Nous contourmons la maison. Une porte est ouverte dans le pignon. Une odeur forte se dégage. Une vache tourne lentement la tête vers nous et de ses yeux globuleux, nous observe, placide; elle donne l'impression de mâcher du chewing-gum. Le mot me revient à l'esprit: la vache rumine. Elle a ça pour elle, la vache: elle rumine, comme le cheval hennit ou le chat ronronne ou le chien aboie. Elle rumine, indifférente au fait que ma grand-mère... Mon Dieu, je l'ai reconnue. La femme à la longue jupe noire est ma grand-mère, décédée il y a plus de soixante ans!!! Ma grand-mère, donc, s'empare d'un tabouret. Et voilà que, s'asseyant à côté de l'animal, elle approche une main décidée d'une poche volumineuse qui encombre le bas ventre de la vache, juste devant ses pattes arrière, se saisit des mamelles de l'animal, les tritures et fait tomber un lait fumant et écumant dans le seau qu'elle a calé entre ses jambes.

Le seau est vite rempli. Ma grand-mère le rapporte à la cuisine, pose le lait sur la table et remplit une tasse de ce liquide chaud encore de la chaleur animale. Je me souviens du rituel quotidien. Je me rappelle même qu'en wallon ce lait que je bois se dit "tchô modou", en français chaud après la traite. Et pendant que je bois le breuvage survitaminé, mes regards se portent vers la fenêtre.

Il y a derrière la vitre deux grands yeux écarquillés. Un enfant noir me regarde fixement. Avidement et pourtant amicalement.

Il me sourit, mais son sourire est comme une blessure.

Lui aussi je le reconnais. Je lui ai acheté une baguette à la "bitique" du coin le matin même.

On appelle ces enfants des talibés. Les parents les confient à des marabouts qui leur enseignent le Coran et les éduquent à l'humilité en les contraignant à mendier dans les rues. Le produit de cette mendicité révoltante est capté par ces éducateurs allergiques à la honte et tant mieux pour les gosses s'ils ont reçu en peu de nourriture au lieu de l'argent qui enrichirait leurs tyrans.

Mon rêve se poursuit. Je cours derrière l'enfant noir. Parfois, il se retourne et il rit aux éclats; où m'entraîne-t-il? Un lac. L'eau est blanche. Mon copain s'enfonce dans cette eau. Ce n'est pas de l'eau. C'est du lait. Je m'arrête. Il continue. Je ne sais pas nager. Lui non plus. Il me regarde une dernière fois. Il disparaît.

Dans le jardin, un calao réclame ses bouts de pain du matin. Il me réveille. C'était donc un rêve.

Était-ce un rêve?

J'étais enfant pendant la deuxième guerre mondiale. L'entreprise de peinture en bâtiment de mon père souffrait des restrictions.

Mes parents et ma grand-mère vivaient en autarcie: un lopin de terre fournissait un peu de blé qui devenait farine. Une vache, un cochon, quelques poules apportaient la viande, les œufs, le lait.

Nous avons atteint la fin de la guerre sans connaître la faim.

L'enfant noir vit dans un pays en paix, bénéficiaire des aides internationales, ouvert au tourisme. Chaque jour, dans les yeux des enfants noirs du Sénégal et de tous les pays de l'Afrique subsaharienne, on peut lire, si on cherche un peu, si on cherche avec les yeux du cœur, des signes qui ne trompent pas: c'est la faim, la pauvreté, l'envie aussi.

Nous, nous avons retrouvé la paix et avec elle, la prospérité.

Le blanc et le noir.

Pierre HAZETTE.